Dominique-Marie Dauzet
Martine Plouvier (dir.)

L'ordre de Prémontré au XVIII^{e} siècle

Peter Lang

Organisé par le Centre d'Études et de Recherches Prémontrées (CERP), un colloque international, accueilli dans sa belle abbaye de Mondaye (Calvados) par la communauté des chanoines réguliers de Saint-Martin, ordre de Prémontré, et présidé par le professeur Dominique Dinet, a permis d'entendre plus d'une vingtaine de communications scientifiques sur le thème de *l'ordre de Prémontré au XVIII^e siècle*. La plupart sont ici réunies et témoignent de la richesse des sources écrites et monumentales accessibles aux historiens d'aujourd'hui.
Ces études, consacrées à l'architecture, l'histoire de l'art, l'enseignement, la vie intellectuelle, la spiritualité, comme aux maisons et aux personnalités qui ont marqué une époque aussi brillante que fragile, contribuent à apporter un éclairage nuancé sur l'ordre de Prémontré. La fondation de Norbert de Xanten, moins connue que Cluny et Cîteaux, n'en a pas moins marqué bien des régions de France et la plupart des pays d'Europe.

Dominique-Marie Dauzet est religieux prémontré, archiviste de l'abbaye de Mondaye (Calvados) et du diocèse de Bayeux. Docteur en histoire des religions, il a publié de nombreux travaux, consacrés notamment à l'histoire de l'ordre de Prémontré et à la mystique féminine.

Martine Plouvier, conservateur en chef aux Archives nationales (Paris), dirige le Centre d'Études et de Recherches Prémontrées. Docteur en histoire, elle a publié de nombreux ouvrages et articles sur le patrimoine architectural et mobilier de la Picardie, sur l'ordre de Cîteaux et l'ordre de Prémontré.

L'ordre de Prémontré au XVIII^{e} siècle

Dominique-Marie Dauzet
Martine Plouvier (dir.)

L'ordre de Prémontré au XVIII^{e} siècle

PETER LANG
Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous ‹http://dnb.d-nb.de›.

Les auteurs et les organisateurs remercient le Centre d'Études et de Recherches Prémontrées, le Conseil général du Calvados et la Direction régionale des Affaires culturelles de Basse-Normandie pour leur soutien financier, ainsi que l'abbaye de Mondaye (Calvados) pour l'accueil du colloque (19 au 22 septembre 2002) dont le présent volume rassemble les Actes. Ils prient les lecteurs de bien vouloir les excuser pour n'avoir pu réunir toutes les contributions.
Merci également à Cécile Souchon qui a relu avec patience les jeux d'épreuves.

Couverture : La façade orientale de l'abbaye de Mondaye (Calvados) avec au premier plan la statue de saint Norbert et à l'arrière-plan l'aile orientale et le chevet de l'église, cl. Martine Plouvier.

ISBN 978-3-0343-1056-7
E-ISBN 978-3-0352-0103-1

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2011
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne, Suisse
info@peterlang.com, www.peterlang.com

Tous droits réservés.
Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.
Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi sur le copyright est interdite et punissable sans le consentement explicite de la maison d'édition. Ceci s'applique en particulier pour les reproductions, traductions, microfilms, ainsi que le stockage et le traitement sous forme électronique.

Imprimé en Suisse

Sommaire

L'ordre de Prémontré en Europe au XVIII[e] siècle 1
Dominique-Marie DAUZET (o. praem.) et Martine PLOUVIER

I. Un Ordre en son temps

Les ordres religieux au XVIII[e] siècle.
Dévotion et modernité dans l'Europe des Lumières 17
Dominique DINET

L'ordre de Prémontré en France au XVIII[e] siècle 41
Xavier LAVAGNE D'ORTIGUE

Le collège prémontré de Rome au XVIII[e] siècle 89
Leo VAN DYCK (o. praem.)

L'abbé Jean-Baptiste Sophie de Grimbergen (1692-1775),
un prélat des Lumières 107
Jaak OCKELEY

II. La vie de l'esprit dans l'Ordre au XVIII[e] siècle

Un témoignage de la vie intellectuelle
d'une circarie prémontrée allemande
Les bibliothèques de Souabe 121
Johannes MAY (†)

Un historiographe au travail : Charles-Louis Hugo et l'inventaire
des bibliothèques françaises de l'ordre de Prémontré 127
Anne BONDÉELLE-SOUCHIER

La bibliothèque d'Averbode, reflet de la vie intellectuelle des prémontrés du Brabant au XVIII[e] siècle 147
Jean-Yves RICORDEAU

Remacle Lissoir, abbé de Lavaldieu, vulgarisateur gallican de Febronius 175
Catherine MAIRE

III. La vie artistique chez les prémontrés des Lumières

Les architectes des abbayes prémontrées en Europe au XVIII[e] siècle 187
Martine PLOUVIER

La fresque de la salle de Philosophie des prémontrés de Strahov (Prague) en 1794 207
Olivier CHALINE

Une firme artistique dans la France de l'Ancien Régime : l'atelier d'Eustache Restout à l'abbaye de Mondaye 225
Christine GOUZI

IV. Quotidien, vie spirituelle et pastorale

Le génie pastoral d'un prémontré allemand : Léonard Goffiné (1648-1719) 247
Piet AL (†) (o. praem.)

Le *Kempis marianus* de S. Sailer (Augsbourg, 1768) Une mariologie à succès ? 253
Bernard ARDURA (o. praem.)

La *Bible de la Jeunesse* de l'abbé général L'Écuy : l'ambition d'une bible pour tous 267
Isabelle SAINT-MARTIN

Les prémontrés et les pèlerinages dans l'est de la France au XVIII[e] siècle 297
Marie-Thérèse FISCHER

Conclusions du colloque par le professeur DINET 309

Liste des auteurs 315

Abréviations

AAG :	Archives de l'abbaye de Grimbergen (Belgique)
AAT :	Archives de l'abbaye de Tongerlo (Belgique)
AD :	Archives départementales
AGR :	Archives générales du Royaume (Belgique)
AM :	Archives municipales
AN :	Archives nationales (Paris)
An. praem. :	Analecta praemonstratensia
AVB :	Archives de la Ville de Bruxelles
BM :	Bibliothèque municipale
BnF :	Bibliothèque nationale de France
Cat. :	catalogus / catalogue
Col. Rom. :	Collegium romanum
DTC :	Dictionnaire de Théologie Catholique
éd. :	édition ou éditeur
MC :	Minutier central des notaires (Paris)
ms :	manuscrit
mss :	manuscrits
NAF :	Nouvelles acquisitions françaises
O. Praem. :	Ordo Praemonstratensis

L'ordre de Prémontré au XVIII^e siècle

Dominique-Marie DAUZET (o. praem.), Martine PLOUVIER

Le XVIII^e siècle apparaît pour l'ordre de Prémontré comme un siècle très contrasté : à la fois siècle des Lumières, de la reconstruction et de la vitalité, et siècle de difficultés politiques et religieuses. L'on verra dans ce livre quelques aspects de ces contrastes. Dressons ici un bref tableau général, une mise en perspective, de caractère simplement introductif.

L'ordre de Prémontré, né en 1121 dans la forêt de Prémontré à proximité de Laon et de Soissons, connaît un essor extraordinaire aux XII^e et XIII^e siècles et se répand dans toute l'Europe jusqu'à Chypre et jusqu'au nord de la Russie. A la grande époque de l'Ordre, on voyait quelque 340 abbés au chapitre général à Prémontré. Mais l'apogée fut bref, comme c'est le cas pour la plupart des grands ordres religieux. Dès le XIV^e siècle, l'Ordre subit un fléchissement, dont les causes proviennent de la guerre de Cent Ans, du schisme d'Occident, de la peste noire ; aux XV^e et XVI^e siècles, en raison des hérésies d'Europe centrale, de la guerre contre les Hussites, de l'invasion des Turcs, de la réforme protestante, du développement de la commende, de l'absence d'abbé général, l'Ordre s'est notablement rétracté. Sur les quelque 800 maisons que Prémontré comptait dans l'Europe médiévale, c'est à peine s'il en reste 200 au début du XVII^e siècle.

Par ailleurs, l'unité de la famille religieuse est souvent mise à mal : la contre-réforme catholique et l'éveil des « nations » entraînent des scissions dans l'Ordre ; les abbayes et les abbés se soustraient peu à peu au chapitre général. On le sait, la circarie d'Angleterre et d'Irlande avait disparu avec le schisme d'Henri VIII, en raison de l'interdiction de recruter chanoines et chanoinesses : quelque 67 monastères rayés de la carte, presque d'un coup. Mais déjà les maisons d'Angleterre, d'Écosse et du Pays de Galles, qui envoyaient rarement des délégués en France, avaient rompu avec le chef d'ordre en 1503.

Celle d'Espagne, déjà bien malmenée sous Philippe II qui avait remplacé l'abbatiat à vie par l'élection d'un supérieur pour trois ans, avait pris son autonomie en 1573 et avait annexé peu à peu les abbayes

navarraises et catalanes, avant de se voir interdire en 1715 par Philippe V toutes relations avec les prémontrés de France. Le roi confia, en raison du relâchement de la discipline, les abbayes aux hiéronymites qui noircirent le tableau pour s'accaparer les biens des prémontrés. Avant que ces derniers n'obtiennent le soutien du pape, ils furent emprisonnés et séquestrés. Tout lien était désormais rompu avec le chapitre général.

L'évolution historique varie d'une province à l'autre dans les pays germaniques et les Pays-Bas autrichiens : les abbayes impériales de Souabe, qui dépendaient du prince sur les domaines duquel elles étaient établies, disparurent presque toutes au XVI^e^ siècle avec le luthéranisme, à l'exception de celles de Bavière et d'Autriche. Mais en 1769, l'électeur de Bavière interdit aux prémontrés d'avoir des relations avec les supérieurs étrangers, l'abbé général et le chapitre général. Ils vécurent leur vie indépendante jusqu'à l'invasion napoléonienne en 1803. Les douze monastères d'hommes et les sept autres de femmes appartenant aux circaries de Wadgassen et d'Ilfeld disparurent à la suite de la Réforme, à l'exception de Wadgassen et d'Ilbenstadt. La Westphalie qui comptait une cinquantaine de maisons réparties sur la Westphalie et la Rhénanie connut son apogée au XVIII^e^ siècle. Quant à la Saxe, quasi-indépendante depuis 1550, elle devint un véritable bastion dans l'Ordre et eut son siècle de gloire. Pourtant, de nombreuses abbayes de religieuses embrassaient, certes, le luthéranisme, mais continuaient à suivre les observances de Prémontré.

Continuons ce bref voyage : les prémontrés s'étaient effacés, depuis 1529 et 1538, du Danemark et de la Norvège qui avaient pris la couleur protestante. Les circaries de Bohême et Moravie, en revanche, survécurent aux guerres hussites et connurent une grande prospérité au siècle des Lumières, avec une reconstruction florissante de la plupart des maisons. Sous Joseph II, la circarie de Bohême disparut en 1781 et seule quelques abbayes furent tolérées, dont la plus prestigieuse était à Prague, Strahov, qui conservait le corps de saint Norbert. La Pologne, quant à elle, qui perpétuait l'existence des maisons doubles, se sépara du chef d'ordre au XVIII^e^ siècle.

La circarie de Bourgogne, transfrontalière, à cheval sur la Franche-Comté annexée par Louis XIV, le comté de Montbéliard et la Suisse occidentale, ne comptait plus que deux abbayes : Corneux et Bellelay (aujourd'hui dans le Jura suisse), qui était florissante. Les autres avaient disparu en raison du calvinisme ou de leur annexion par les jésuites. La

circarie romaine, quant à elle, très éloignée de Prémontré dans la réalité comme dans son attachement, plus romaine que gallicane, était en proie à la commende et en a souffert jusqu'à sa suppression par Napoléon Ier en 1808.

Les abbayes de la circarie de Hongrie – quarante d'hommes et huit de femmes – qui avait servi de rempart à l'Occident, avaient fini par être anéanties par les Turcs au XVIe siècle, après la défaite de Mohacs en 1526 ; celles qui avaient survécu, tombèrent en commende ou dans les mains des protestants. Elles furent complètement supprimées par Joseph II en 1785-1787, avant d'être rétablies, en partie, par François II, dernier empereur du Saint-Empire romain germanique et premier empereur d'Autriche († 1835) sous le nom de François Ier.

Les Pays-Bas du Nord, qui comptaient près de quatre-vingts maisons et prieurés avaient pâti de la guerre des Gueux, commencée en 1566, sous la bannière de Guillaume d'Orange, qui leur imposa le calvinisme. Toutes les maisons furent fermées. Les Pays-Bas du Sud avec la Flandre, le Brabant, la circarie de Floreffe qui débordait sur la France, étaient restés catholiques. La reconstruction de leurs maisons témoigne d'une belle prospérité.

Organisation territoriale

Hugues de Fosses, le premier abbé de Prémontré, avait organisé l'ordre canonial qui reconnut l'unité de gouvernement et la multiplicité des communautés. L'Ordre emprunta la charte de charité à Cîteaux et conserva les filiations « mère-fille ». Il se structura surtout en provinces territoriales, les « circaries ».

Le chapitre général représentait l'unité avec à sa tête un abbé général « Dominus Praemonstratensis ». Il réunissait, au début, les abbés des premières fondations, avant de compter 120 capitulants à la mort d'Hugues de Fosses en 1164. Il était convoqué tous les ans, le 9 octobre, jour de la Saint-Denis à la maison-mère. Dès 1544, les maisons très éloignées ne venaient plus que tous les trois ans. La périodicité des chapitres se relâcha à compter de 1563 et au XVIIIe siècle, qui nous occupe dans cet ouvrage, deux chapitres généraux seulement

eurent lieu en 1717 et 1738 et furent remplacés peu à peu par des chapitres provinciaux.

Le chapitre de 1717, réuni par le général Lucas de Muin fut marquant, tout autant par la présence d'une quinzaine d'abbés et prieurs de la communauté de l'Antique Rigueur (issue de la réforme de Servais de Lairuelz au siècle précédent) que par l'absence de tant d'abbés de l'Ordre : en effet, les prélats soumis à la juridiction impériale reçurent l'interdiction de se rendre au chapitre – d'autant plus qu'il se tenait en France. Les abbés de Strahov (Prague) et de Louka (Moravie) furent arrêtés en chemin par un décret de l'Empereur et durent rentrer chez eux. Les abbés de Hongrie ne se mirent même pas en route. Ceux du Brabant en furent de même empêchés. Le vicaire de Souabe et l'abbé de Roth, cependant, purent venir. Avec si peu de monde, on traita tout de même d'affaires importantes : révision des livres liturgiques de l'Ordre, célébration accrue de chapitres provinciaux, précision du rôle du procurateur général de Rome, édition d'un bullaire général de l'Ordre (décisions pontificales et épiscopales concernant l'Ordre entier comme les maisons particulières). Quant au chapitre de 1738, qui traita notamment des rapports entre Commune observance et Antique Rigueur, quelque 74 capitulants s'y réunirent, sous la houlette d'un général octogénaire mais glorieux.

La figure des abbés généraux

Les abbés généraux de Prémontré donnèrent à l'Ordre une grandeur proportionnelle au nom que le chef d'ordre portait et qui rayonnait dans tout l'univers, au même titre que ceux de Cluny ou de Cîteaux. Six grands abbés – sept avec Philippe Celers qui résigna sa charge en raison de la dette colossale de Prémontré : plus de 300000 livres – assurèrent le gouvernement de l'archimonastère et de l'Ordre au XVIII^{e} siècle. Ils s'appellent Claude Honoré Lucas de Muin (1702-1740), Augustin de Rocquevert (1740-1741), Bruno Bécourt (1742-1757), Pierre-Antoine Parchappe de Vinay (1758-1769), Guillaume Manoury (1769-1780) et Jean-Baptiste L'Écuy, dernier général de l'Ordre (1780-1790). Ils ont presque tous laissé leur nom à la postérité. Arrêtons-nous sur les plus emblématiques pour l'Ordre.

Lucas de Muin, originaire d'une grande famille noble de Picardie, dont le père avait été trésorier de France, eut une magnifique carrière dans l'Ordre : profès de Prémontré, prieur de Saint-Paul de Sens, puis de Saint-Just et de Thenailles, désigné procureur général à Rome avant d'être nommé prieur de Prémontré, il fut élu abbé général en 1702 et trouva l'abbaye dans un état lamentable, grevée de 360000 livres de dettes. Pendant quinze ans, il organisa la liquidation des dettes qu'il régla jusqu'au dernier sol, tout en faisant des visites canoniques aussi bien en France qu'aux Pays-Bas, en Lorraine et même en Allemagne. À l'occasion du chapitre général de 1717, il renoua avec les prélats étrangers qui n'étaient pas venu en France depuis 1686. A celui de 1738, le dernier, il montra à l'Europe entière les splendides bâtiments de Prémontré reconstruits. Petit, rougeaud, enjoué et un rien despotique, il sut se faire aimer de ses chanoines ; il avait la passion de la construction ostentatoire, mais combattit aussi les nouveautés jansénistes et se préoccupa de liturgie (nouveau missel, nouveau processionnal, ordinaire rénové). Sous son gouvernement, Prémontré retrouva un éclat incomparable et une audience qui dépassa les frontières de la France.

Bruno Bécourt, autre grand mécène de Prémontré, fut un personnage à l'envergure quasi-ignorée aujourd'hui. Ni sa date de naissance, ni son portrait ne nous sont connus. Seule son œuvre de pierre témoigne toujours de son génie bâtisseur. De 1718 à 1742, il présida à la reconstruction de Dommartin dont il était profès, puis en fut procureur avant d'en être l'abbé. Élu général en 1741, il se révéla homme d'action, intelligent et excellent administrateur, tant du temporel que du spirituel. Il poursuivit les travaux de reconstruction de l'abbaye chef d'ordre et fit élever le logis abbatial et la procure. Les liens qu'il entretint avec les autres abbayes semblent avoir laissé peu de traces.

Restons sur la dernière figure de l'abbé général Jean-Baptiste L'Écuy, connu par ses travaux mais aussi par les études qu'il a suscitées ; il est resté célèbre dans l'Ordre et bien au-delà. Originaire des Ardennes, d'une famille de marchands, il postula à Prémontré, reçut le titre de docteur en théologie en 1770, avant de devenir le secrétaire de l'abbé Guillaume Manoury. Il fut élu abbé général en 1780, à la mort de ce dernier. Pendant son abbatiat, il enrichit considérablement la bibliothèque, créa un cabinet de physique, recensa toute la flore locale en deux magnifiques herbiers, réforma les ouvrages liturgiques, réunit plusieurs chapitres nationaux en 1782, 1785 et 1788 et projeta

de faire construire une nouvelle église qui s'harmoniserait avec les constructions déjà réalisées.

Les abbés de Prémontré étaient de grands seigneurs locaux : on voit L'Écuy créer des routes (pour relier Pinon à Saint-Gobain, dont il encourage la manufacture), siéger au Bureau d'agriculture de Laon, présider l'assemblée d'élection provinciale en 1787. Mais aussi éclairé et apprécié que fût le général de Prémontré, la fin d'un monde était proche : le 1er novembre 1790, L'Écuy dut quitter l'abbaye de Prémontré, fut emprisonné quelques jours à Chauny, pour se retirer à Melun, avant de se fixer à Paris. Chanoine honoraire de Notre-Dame de Paris en 1803, il vécut jusqu'en 1834. Son cœur, à sa demande, fut envoyé à l'abbaye de Strahov et sa dépouille ne fut transférée à Mondaye qu'en 1951.

Tous ces abbés généraux, choisis, voire instamment désignés par le Roi, étaient dans la force de l'âge, autour de la quarantaine, quand ils ont manifesté leur autorité dans la reconstruction de Prémontré. Amputés de leur dimension internationale, trop marqués par le pouvoir royal, ils ne présidaient déjà plus, dès le milieu du XVIIIe siècle, que des chapitres nationaux et avaient perdu la solidarité transfrontalière, avant que les premiers signes de la Révolution française n'assombrissent le paysage des ordres religieux et celui de Prémontré, en particulier.

Le personnel

Les membres de chaque communauté se répartissaient – et il en est ainsi aujourd'hui encore – en chanoines, clercs en formation, novices et frères laïcs ou convers, tous dirigés par un abbé élu, aidé dans son gouvernement par un prieur, un sous-prieur, un circateur, un procureur ou cellérier, un maître des novices et un chantre.

Bien qu'aucun statut ne préconisât le ministère paroissial, très vite les chanoines prémontrés desservirent de nombreuses cures, proches de l'abbaye, ou parfois fort éloignées ; la distance contraignit les desservants à loger sur place et à se faire bâtir des prieurés-cures. En France notamment, dans les faits, cela signifiait qu'une partie de la communauté vivait non pas dans l'abbaye mais à l'extérieur. Ainsi l'abbaye de Jandeures, près de Bar-le-Duc au diocèse de Toul, qui possédait huit

paroisses incorporées (ou administrées) affiche en 1752 un personnel de huit religieux résidant au monastère, un convers, et cinq religieux extra-conventuels : ces derniers habitaient dans les cures, et venaient épisodiquement – certains souvent, d'autres jamais – à l'abbaye. Même chose par exemple à l'abbaye de La Case-Dieu, près de Beaumarchès, au diocèse d'Auch : en 1766, elle compte cinq religieux conventuels, un novice, et neuf extra-conventuels, desservant huit paroisses incorporées. Au total, les quelque 96 abbayes de France au XVIIIe siècle affichent quelque 1200 religieux, mais comptent environ 430 cures desservies, donc un bon tiers de ces religieux vivaient en dehors de leur abbaye, et le poids de la vie conventuelle reposait sur les religieux résidant à la maison. On est frappé des chiffres comptabilisés en 1766 par la Commission des Réguliers, qui reflètent la modestie de certains effectifs. Certes, l'abbaye-mère de Prémontré comptait alors 82 chanoines, dont seulement 43 résidaient dans la maison, mais c'était là une exception numérique. Seules 50 maisons françaises dépassaient l'effectif de 10 chanoines. Dans la petite circarie de Gascogne, par exemple, on trouve pour mener la vie conventuelle 3 religieux à Divielle, 5 à La Case-Dieu, 5 à Arthous, 7 à La Capelle, 5 à Combelongue… À Pleineselve (diocèse de Bordeaux), aucun religieux : seule la mense abbatiale (de 1369 livres) nous assure que la propriété était exploitée !

Un rapide tour des maisons d'Europe rassure un peu sur la quantité du personnel. En Bohême par exemple, les grandes abbayes continuent de recruter, sans forcément garder tout leur monde à la maison, à cause des nombreuses paroisses incorporées : en 1781, Geras a 48 religieux, Louka 96, Nova Rise 24, Pernegg 20, Schlägl 46. En Bavière aussi, au XVIIIe siècle, le personnel est assez important : Osterhofen ou Speinshart comptent une vingtaine de chanoines, Steingaden ou Windberg une quarantaine. De même en Souabe, Allerheiligen compte 29 chanoines en 1737, Roggenburg 42 et Ursberg 26 en 1764. Ces chiffres restent tout de même modestes, eu égard au statut et à la richesse des maisons. La prestigieuse abbaye impériale de Weissenau, par exemple, célèbre pour sa bibliothèque richissime, comptait quelque 134 villages sur son immense territoire, tandis qu'au monastère, vivait seulement, au XVIIIe siècle, une vingtaine de chanoines.

Le renouveau spirituel et intellectuel

Le siècle commence, ou presque, avec la fameuse bulle *Unigenitus* (1713) condamnant fermement l'hérésie janséniste. L'abbé général Claude Lucas de Muin fit courir une circulaire qui prescrivait l'acceptation de la Bulle. Il y eut bien quelques résistances : on voit l'évêque du Mans Froulay de Tessé – dont le chapitre avait refusé la Bulle ! – refuser d'ordonner onze prémontrés réfractaires. Ceux de l'abbaye d'Ardenne se firent interdire pour la même raison. Dans le diocèse de Boulogne, foyer janséniste, deux prémontrés de Licques sont signalés parmi les appelants ; à Auxerre, quelques prieurs-curés isolés se joignent aussi à l'« appel ». Une étude fine manque encore, mais les réfractaires semblent tout de même une exception. En 1725, on voit Benoît XIII charger l'abbé de Grimbergen Van Eeckout de visiter l'abbaye cistercienne d'Orval infestée de jansénisme. En France, l'année suivante, un commissaire royal assiste au chapitre général pour faire signer le formulaire d'obéissance aux capitulants : l'on promit de déposer les supérieurs récalcitrants. C'est qu'il y en avait. Dès 1719, par exemple, l'abbé coadjuteur de Mondaye, Olivier Jahouel, avait été assigné à résidence par lettre de cachet, pour « sentiments jansénistes ». Mais tout rentre bientôt dans l'ordre.

Ce qu'il faut davantage retenir du siècle des Lumières prémontré, c'est qu'il est un siècle de culture, où foisonnent les savants, les artistes, les esprits éclairés. Sans doute faut-il entendre la Commission des Réguliers, lorsqu'elle reproche leur ignorance aux prémontrés français de la Commune Observance, et peut-être le niveau intellectuel ou la formation théologique des conventuels ordinaires n'étaient-ils pas fort élevés, mais la présence du futur général L'Écuy au collège Sainte-Anne de Paris change bien des choses, et l'on voit le dernier tiers du siècle très soucieux de réformer les études. Les autres collèges de l'Ordre avaient connu bien des vicissitudes (en Espagne ou dans l'Empire de Joseph II), mais l'on voit celui de Louvain se reconstruire en 1753, et l'on sait qu'il formait, à l'ombre de la célèbre université, des esprits distingués. À Prague également, un collège construit à la fin du siècle précédent accueillit, pendant tout le XVIII^{e} siècle, les étudiants prémontrés de Bohême et de Souabe – comme des étudiants d'autres ordres.

Les savants ne manquent pas dans l'Ordre : citons le prévôt d'Unterzell, Jean Zahn († 1709), dont l'activité scientifique passa les frontières d'Allemagne, Procope Diwisch, profès de Schussenried, inventeur du paratonnerre (avant Franklin), fabricant de pompes à eaux, pionnier de la météorologie, qui présentait ses découvertes à la Cour de Vienne. Citons encore le prémontré français Jean Charton, profès de Pont-à-Mousson et abbé de Rangéval, physicien, mécanicien, qui s'occupe avec génie du percement des canaux en Lorraine, de faïencerie, de conservation du grain.

Mais en dehors de ces individualités remarquées, il faudrait citer des provinces entières de l'Ordre, comme les circaries de Bavière ou de Souabe, pour leurs activités culturelles et intellectuelles : la pinacothèque remarquable de l'abbaye de Neustift, les écoles de théologie de Windberg ou de Schussenried, le célèbre *gymnasium* d'Allerheiligen, l'incomparable bibliothèque de Weissenau aux manuscrits considérables. En Westphalie, il faudrait encore parler de l'académie de philosophie d'Arnsberg.

La *sacra doctrina* et les différentes branches de la science ecclésiastique sont donc à l'honneur au XVIIIe siècle, comme en témoignent les travaux de l'historiographe Louis-Charles Hugo, abbé d'Étival en Lorraine, qui produisit des *Annales* de tous les monastères prémontrés, au prix d'une recherche et d'une correspondance digne des plus savants mauristes. Autre titre de gloire de l'Ordre, celui d'avoir pris le relais, à l'abbaye de Tongerlo, entre 1788 et 1794, des *Acta sanctorum* des Bollandistes. Les auteurs spirituels ne manquent pas, comme en témoignent l'œuvre de Sebastien Sailer, chanoine de Marchtal en Souabe, les écrits du théologien érudit Georges Lienhardt, abbé de Roggenburg en Bavière, surtout connu aujourd'hui pour ses *Ephemerides hagiologicae*, recueil de vies de saints de l'Ordre, ou encore le nom de Denys Albrecht, prieur du Mont-Sainte-Odile (Alsace), auteur d'un célèbre manuel de spiritualité norbertine, les *Desideria* (1739) décrivant vingt « désirs » du saint fondateur.

Architecture

La vitalité de l'ordre de Prémontré au XVIII^e^ siècle ? Ce qu'on mesure le mieux, lorsque le temps a passé, ce sont le plus souvent les monuments. Après la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui entraîna de nombreuses destructions de maisons, ou de replis des abbayes à l'intérieur des villes, les monastères reconstituèrent leur temporel avant d'engager de grandes restaurations, voire des reconstructions. L'accent est mis par les constructeurs et abbés bâtisseurs sur les portes du monastère, l'église, les aménagements intérieurs comme les cellules et les bibliothèques, ou encore les escaliers du dortoir ou du logis abbatial.

Les toutes premières abbayes françaises à se reconstruire au XVII^e^ siècle furent Saint-Jean d'Amiens, La Piscine et Pont-à-Mousson. Entre 1680 et 1700, vingt autres maisons étaient en chantier. Un net ralentissement se manifesta dans la reconstruction au début du XVIII^e^ siècle, avant de reprendre dans les années 1750. Les portes des abbayes – souvent au nombre de quatre, correspondant aux quatre points cardinaux selon la vision de Hugues de Fosses qui voyait les pèlerins accourir des quatre coins de l'horizon – sont traitées avec un soin particulier. Citons en quelques-unes de belle qualité à Cuissy, Mondaye, L'Isle-Dieu, Ardenne, Dommartin et Prémontré.

Le mouvement de reconstruction est considérable : à la veille de la Révolution, 34 abbayes sur 86 avaient rebâti leurs églises, soit plus d'un tiers. À titre de comparaison seulement 16 % chez les bénédictins et moins de 10 % chez les cisterciens. Elles furent reconstruites après les bâtiments conventuels. La liturgie prémontrée, majestueuse, ne pouvait s'accommoder de petites églises ou d'églises réparées et imposa des églises aux proportions amples, souvent calquées sur les édifices médiévaux. Presque toujours, elles ont un transept très marqué, ainsi à Licques, à Benoîtevaux ou à Septfontaines. Elles peuvent être à trois vaisseaux à Cuissy, Corneux, Mondaye, Pont-à-Mousson, Nancy et Jovilliers. Elles reçoivent aussi un frontispice, tantôt plaqué sur une église plus ancienne à Marcheroux, Dommartin, Mont-Sainte-Odile, tantôt hérité d'une façade médiévale harmonique à deux tours à Cuissy, Jovilliers, Étival ou à clocher-porche à Corneux ou à Sarrance. Prémontré, si le projet de 1785 s'était concrétisé, aurait dû avoir une façade néo-classique à colonnade ionique supportant un fronton triangulaire.

Vingt abbayes sur 86 reconstruisent complètement leurs bâtiments conventuels, deux ensembles restant inachevés à Mont-Saint-Martin et Abbécourt. La plupart du temps, ils suivent l'ordonnancement du carré claustral médiéval. L'église, contrairement aux plans espagnols ou d'Europe centrale, n'est jamais l'axe de symétrie, mais le développement des cellules remplaçant les dortoirs entraîne le surdimensionnement des façades, à Prémontré, Pont-à-Mousson ou Laon. L'accueil, très pratiqué chez les Prémontrés, demande la construction de grandes hôtelleries. Les réfectoires d'été et d'hiver remplacent les grands réfectoires et voient l'apparition de nouvelles salles, appelées salles des stations, précédant le réfectoire pour se mettre en rang, ainsi à Prémontré, Mondaye, Pont-à-Mousson. Dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, le livre prend le pas sur la pierre et nécessite l'aménagement de grandes bibliothèques, à Cuissy (7 000 volumes), à Étival (7 000 volumes), à Mont-Saint-Martin (8 000 volumes), à Pont-à-Mousson (23 000 volumes), à Amiens (23 000 volumes) ; ces bibliothèques sont souvent précédées ou accompagnées de cabinets de sciences naturelles ou de physique comme à Prémontré ou à Vermand.

De remarquables escaliers, dus à de talentueux appareilleurs de pierre, qui ont peu d'équivalent dans l'architecture religieuse, desservent encore les abbayes de Rangéval, Laon, Prémontré ou Pont-à-Mousson ; à quatre noyaux, à jour central ou portés par des voûtes plates sans support central, ils font toujours l'émerveillement des visiteurs.

À partir du XVIIe siècle, les abbayes de la Commune observance ou en commende ont souvent fait construire un logis abbatial pour leur abbé : véritable quartier monumental comme à Prémontré ou petit bijou d'ingéniosité comme à Villers-Cotterêts. C'est parfois, comme à Salival, la seule bâtisse qui subsiste aujourd'hui de l'ensemble monumental d'autrefois.

Dans les Pays-Bas du Sud, les abbayes furent reconstruites souvent cinquante ans plus tôt qu'en France. Le plus beau fleuron était certainement Saint-Michel d'Anvers, aujourd'hui disparue. L'église inachevée de Grimbergen fut élevée de 1660 à 1700, celle d'Averbode presque contemporaine fut bâtie de 1664 à 1672, celle de Ninove, construite dans les années 1640-1666 reçut sa décoration intérieure dans les années 1712-1723. L'activité architecturale, suspendue au début du XVIIIe siècle, reprit après 1750 et donna lieu aux magnifiques constructions de Bonne-Espérance et d'Heylissem, dues à L.-B. Dewez.

Dans les pays germaniques où le mouvement de reconstruction est également plus précoce et plus éclatant qu'en France, les abbayes devaient construire un quartier spécial pour accueillir l'empereur et sa suite. En outre, elles mirent un point d'honneur à élever de magnifiques églises de pèlerinage : ainsi l'abbaye de Windberg à Sossaü, Schussenried à Steinhausen.

Sur 90 chantiers religieux dirigés par les corporations du Vorarlberg à la fin du XVII^e^ siècle, un dixième fut commandité par l'ordre de Prémontré. Franz Beer, qui fut le plus fécond des maîtres d'œuvre, s'affiche sur trois chantiers prémontrés : Obermarchtal, Bellelay et Weissenau. Une des maisons de l'ordre de Prémontré connut une faillite retentissante : il s'agit de l'abbaye des dames d'Osterhofen, pour laquelle stucateurs, fresquistes et peintres de renom firent des dépenses considérables. Les grandes bibliothèques se développèrent et peuvent encore être admirées à Roggenburg, Schussenried, Geras ou Schlägl.

Dans les pays tchèques enfin, la richesse architecturale et décorative est telle qu'il faudrait citer tous les couvents encore debout : citons surtout celui de Strahov qui fut baroquisé d'après les plans de Jean-Baptiste Mathey d'origine française (réfectoire d'été, prélature et chapelle abbatiale). Les deux salles les plus connues sont la salle théologique réalisée entre 1671 et 1679 et la bibliothèque dont la célébrité est due aux fresques peintes en 1794 par Maulbertsch, dernières illustrations de la peinture baroque en Europe centrale ; citons encore Doksany, Tepla, ou l'abbaye de Zeliv dont la façade et les deux tours faussement gothiques, les tribunes ornées de clefs pendantes sont dues à la hardiesse de Giovanni Santini, auquel on doit aussi les magnifiques plans de l'église de pèlerinage de Křtiny, dont la tour s'élève à plus de 70 mètres.

Musique

Autre patrimoine, sans doute plus immatériel, mais non moins réel, et attestant de la qualité des liturgies et de la culture exquise des maisons de l'Ordre au XVIII^e^ siècle : la composition musicale. Bien sûr, l'Ordre ne compte pas les organistes et même les facteurs d'instruments, comme Jean-Lohel Oelschlegel à Strahov († 1788), mais la quantité de maîtres

de chapelles qui ont été aussi des compositeurs renommés est impressionnante. Pour la seule circarie de Souabe[1], où la vie musicale a été à la hauteur des nefs baroques qui l'accueillaient, on mentionnera le chanoine de Marchtal, Isfrid Kayser, qui publia environ cent messes, offertoires, psaumes et motets pour solistes, chœur et orchestre, et composa environ quarante opéras ; Augustin Büx, chanoine à l'abbaye de Schussenried, qui publia en 1746 à Augsburg des *Partitas* pour clavecin ou orgue qui présentent un caractère de musique d'orgue complètement différent du style de l'Allemagne orientale et surtout de celui de Bach.

Mentionnons aussi Nikolaus Betscher († 1811) qui fut le dernier père abbé de Rot. Il a écrit de nombreuses compositions pour chœur et orchestre (dont certaines ont été enregistrées dernièrement), entre autres des chants de pèlerinage pour la célèbre église de Maria Steinbach qui dépendait de l'abbaye de Rot. Enfin, le père Wilhelm Hanser fut peut-être en France le compositeur le plus connu de tous les prémontrés de Haute-Souabe. Entré en 1758 à l'abbaye de Schussenried, il y devint directeur de musique à partir de 1764. En 1767, il publia son *Opus 1*, une série de psaumes pour voix et orchestre. En 1772, il débuta sa carrière internationale, parce qu'il fut appelé à l'abbaye de Lavaldieu, près de Charleville. Il y fonda une école de musique, où Nicolas Méhul, futur grand compositeur d'opéras, devint son élève. Il connut à Paris son compatriote Glück et y publia des sonates. En 1787, il fut responsable de l'édition du graduel prémontré qui parut à Nancy. Il mourut dans son abbaye d'origine en 1796.

Envoi

L'image que donne l'Ordre au XVIII^e siècle est donc fort contrastée : dans certaines régions de l'Europe, des maisons en perte de vitesse, au recrutement devenu infime, aux ressources modiques – ou ponctionnées par la voracité des abbés commendataires. Dans d'autres régions

1 Nous devons ces renseignements érudits à l'amabilité du musicologue Berthold Büchele, qui étudie et enregistre depuis des années les compositeurs de la Haute-Souabe et nous a offert, lors du colloque de 2002, l'interprétation de plusieurs de ces musiques.

une splendeur monumentale et culturelle qui témoigne d'une vraie vitalité spirituelle, ou qui, parfois, masque son absence. À y regarder de près, cependant, les actes des chapitres généraux, provinciaux, et pour la France, nationaux, montrent tout au long du siècle un réel souci du sérieux de la vie religieuse, l'intention de réformer les abus, l'attention à l'Église universelle (sa doctrine et sa liturgie) et l'amour du fondateur, dont la statue orne désormais l'intérieur de Saint-Pierre de Rome. Mais les temps changeaient. L'ordre de Prémontré, dont le général fait imprimer de nouveaux livres liturgiques – accordés à la liturgie romaine – en 1787, a-t-il vu le vent – la tempête – venir ?

I. Un ordre en son temps

Les ordres religieux au XVIII^e siècle : dévotion et modernité dans l'Europe des Lumières

Dominique DINET

Je commencerai par une anecdote, significative. Lors d'une visite récente de l'abbaye de Beauport, près de Paimpol, site connu de tous les spécialistes de l'ordre de Prémontré, le guide nous indiqua que les chanoines réguliers du XVIII^e siècle se souciaient surtout d'acheter du vin de Bordeaux (laissant même entendre qu'ils en abusaient) et d'aller courir les filles aux environs. Des hommes exacts à leurs devoirs et portés à la piété ne pouvaient exister. Hervé-Julien Lesage, révélé par les travaux de M. Lavagne d'Ortigue, était totalement ignoré[1].

Maintenant, si on se tourne vers l'historiographie d'origine monastique, notamment vers celle du XIX^e siècle, on constate qu'elle est généralement tout aussi critique vis-à-vis des religieux du siècle des Lumières, en portant sur eux un jugement hâtif et en adoptant souvent une perspective eschatologique, non historique.

Il convient donc de porter un autre regard vers les ordres religieux au XVIII^e siècle, comme je l'ai tenté depuis plus de vingt-cinq ans[2]. Au passage j'adopterai une perspective large et non étroitement juridique en envisageant non seulement les ordres religieux d'hommes et de femmes au sens canonique, mais également les instituts séculiers, les congrégations qui se développent fortement au XVIII^e siècle avant

1 Hervé Julien Lesage (1757-1832) est entré chez les prémontrés de Beauport (en Bretagne) en 1777. Contraint à l'exil par la Révolution, il accomplit un périple extraordinaire jusqu'en Silésie avant de revenir en France en 1802. Il en a laissé un récit sous forme de lettres, éditées et publiées par X. LAVAGNE D'ORTIGUE sous le titre : *De la Bretagne à la Silésie. Mémoires d'exil de Hervé Julien Le Sage (1791-1800),* Paris, 1983.

2 Rappelons notamment notre *Vocation et Fidélité. Le recrutement des réguliers dans les diocèses d'Auxerre, Langres et Dijon (XVII^e-XVIII^e siècles),* Paris, 1988 et notre *Religion et Société : les Réguliers et la vie régionale dans les diocèses d'Auxerre, Langres et Dijon (fin XVI^e-fin XVIII^e siècles),* Paris, 1999.

de connaître « l'âge d'or » du XIX[e] décrit par Claude Langlois[3]. Pourquoi une telle démarche ? Tout simplement parce que, du fait des législations nationales établies souvent dès le XVII[e] siècle, seules ces nouvelles formes de vie religieuse (à l'image des filles de la Charité de Vincent de Paul) peuvent se multiplier puisqu'elles n'augmentent pas réellement les biens de mainmorte[4] ; mais aussi parce que leurs membres, au-delà de la liberté qui leur est reconnue (ils ne prononcent pas de vœux perpétuels mais, dans la plupart des cas, un engagement annuel, reconductible à volonté), vivent, – je l'ai constaté –, dans leur très grande majorité comme des religieux ou religieuses au sens canonique, suivant en cela les conseils de leur fondateur (Vincent de Paul, dans ses *Conférences*, n'avait-il pas invité les Filles de la Charité en 1659 à être « aussi vertueuses et plus que les filles de Sainte Marie[5] » ?)

Ces préliminaires de méthode rappelés, j'aimerais engager ici une triple réflexion. On se demandera d'abord si le XVIII[e] siècle n'a pas constitué une sorte de sommet à l'époque moderne pour les ordres religieux ; puis on s'interrogera sur leur dévotion, à la fois pour apercevoir leur aptitude à la prière, la qualité de leur observance et leur participation à la vie religieuse de l'ensemble de la population ; enfin on tentera d'appréhender les rapports entre ces ordres et la société, ou encore en d'autres termes, entre ces ordres et la « modernité », sans oublier le choc révolutionnaire qui, par sa violence et sa durée, a failli les emporter tout en démontrant, en fin de compte, qu'ils étaient l'expression d'un besoin humain (je reste ici dans le domaine historique) indifférent au temps.

*

3 C. LANGLOIS, *Le catholicisme au féminin. Les congrégations françaises à supérieure générale au XIX[e] siècle,* Paris, 1984.

4 À la suite de l'édit de décembre 1666 en France, de la pression fiscale accrue fortement en Espagne dès 1648…

5 SAINT VINCENT DE PAUL, *Correspondance, entretiens, documents,* éd. P. COSTE, t. X, Paris, 1925, p. 661.

Le XVIII^e siècle : un sommet pour les ordres religieux ?

Une telle proposition surprend souvent un public peu averti. Pourtant, à l'observation, les choses se présentent bien de cette façon : les ordres et instituts religieux poursuivent alors leur expansion, même si elle se ralentit sensiblement par rapport au XVII^e siècle. En outre, ils connaissent des effectifs sans précédent et offrent une image de constructions nouvelles impressionnantes.

Expansion d'abord. Globalement elle est vérifiée. Certes des ordres anciens s'évanouissent lentement comme les antonins ou les hospitaliers du Saint-Esprit. Bien sûr, les jésuites sont brutalement éliminés entre 1759 et 1773, sauf, sur les marges, en terre non catholique (!), en Prusse et en Russie, où leurs services sont appréciés. Mais il y a encore des ordres qui se développent : la Visitation Sainte-Marie poursuit son essor européen avec notamment les fondations de Vienne (1717), de Madrid (1749 et 1798) et de Lisbonne (1784) et s'implante même au Liban en 1744 à Antoura[6]. La Congrégation de Marie-Notre-Dame (fondée par Jeanne de Lestonnac) gagne alors Saint-Domingue en 1733 et l'Amérique du Sud (1780-1783) tout en ouvrant encore quelques établissements en France et en Espagne[7]. Moins connue est la fondation réussie du Val Saint-Lieu en Bourgogne par les cisterciens (réformés) de Sept-Fons en 1762[8]. Même des ordres nouveaux naissent en Italie, tels ceux du Saint-Rédempteur (dû à Alphonse de Liguori) et de la Passion (Paul de la Croix). D'autres instituts continuent leur expansion comme les pères de la Doctrine chrétienne en France et en Italie (une vingtaine de maisons supplémentaires dans chacun de ces pays)[9]

6 D. Julia, « L'expansion de l'ordre de la Visitation aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Visitation et visitandines aux XVII^e et XVIII^e siècles,* Saint-Étienne, 2001, p. 137-138. À noter que la seule tentative en France en 1712 à Thiers échoua, ce qui n'est pas une nouveauté du temps, d'autres fondations antérieures s'étant aussi révélées des échecs.

7 F. Soury-Lavergne, *Chemin d'éducation sur les traces de Jeanne de Lestonnac,* Chambray, 1985, p. 282-285.

8 D. Dinet, « Le Val Saint-Lieu, une fondation monastique au temps des Lumières », *Réformes et continuité dans l'ordre de Cîteaux. De l'étroite observance à la Stricte Observance,* Brecht, 1995, p. 117-131.

9 J. de Viguerie, *Une œuvre d'éducation sous l'Ancien Régime. Les Pères de la Doctrine chrétienne en France et en Italie. 1592-1792,* Paris, 1976, p. 74-94.

et surtout les prêtres de la Mission (ou lazaristes) en France, aux Mascareignes, en Italie, en Catalogne (à Barbastro en 1759), au Portugal et à Madère, en Pologne, au Palatinat (où ils prennent la relève des jésuites à Heidelberg)[10].

En outre, en parallèle, se multiplient les fondations des instituts séculiers. Les frères des Écoles chrétiennes de Jean-Baptiste de La Salle se répandent alors dans toute la France et commencent à déborder au-delà (ainsi dans le canton de Fribourg, à Estavayer, en 1750)[11]. Les filles de la Charité ouvrent environ 200 établissements (de taille modeste généralement) au cours du siècle en France et plusieurs dizaines en Pologne et en Autriche[12]. Surtout le nombre des congrégations, en très grande majorité féminines, ne fait que croître au XVIII^{e} siècle. Voyez par exemple les sœurs de Saint-Paul de Chartres, du Très-Saint-Sacrement de Valence (1715), de la Sagesse (1715), de la Charité de Strasbourg (1734), les ursulines de Mussy-l'Évêque (1768)… À partir des villes, toutes continuent à essaimer jusqu'en 1790 ou même 1792, soit dans leur diocèse d'origine, soit dans un cadre beaucoup plus vaste, vers les gros bourgs, plus ou moins délaissés jusque là, certains instituts ouvrant assez régulièrement une à trois maisons par an[13].

En conséquence, malgré des fermetures (en partie pour des raisons matérielles)[14], le nombre d'établissements religieux est nettement plus élevé dans toute l'Europe vers 1770-1780 que vers 1700. En revanche, les effectifs n'ont pas suivi la même courbe.

10 D. JULIA, « L'expansion de la Congrégation de la Mission de la mort de Vincent de Paul à la Révolution française », *Vincent de Paul,* (Colloque international, Paris, 1981), Rome, 1983, p. 374-417.

11 Outre G. RIGAULT, *Histoire générale de l'Institut des frères des Écoles chrétiennes,* Paris, 1938 (t. II en particulier), voir Y. POUTET, *Le XVII^{e} siècle et les origines lasalliennes. Recherches sur la genèse de l'œuvre scolaire et religieuse de Jean-Baptiste de La Salle,* t. II, *L'expansion (1688-1719),* Rennes, 1970.

12 E. PRECLIN et E. JARRY, *Les luttes politiques et doctrinales aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles,* (t. 19 de l'*Histoire de l'Église* dirigée par A. FLICHE et V. MARTIN), Paris, 1956, p. 517-518.

13 Des travaux existent ou sont en cours sur ces congrégations, je n'en donne pas le détail ici pour ne pas alourdir l'appareil critique.

14 Exemples en Bourgogne et Champagne dans notre *Religion et Société, op. cit.,* p. 169-203, largement compensés numériquement par les créations : p. 204-232.

À ce sujet soulignons qu'il n'existe aucune enquête synthétique pour l'ensemble de la chrétienté, mais tout au plus des approximations pour tel ou tel ordre, pour tel ou tel pays. Les seuls chiffres sûrs existent établissement par établissement, mais pas toujours en continuité chronologique, ni toujours aux mêmes périodes d'un endroit à l'autre. Il est donc difficile de parvenir à des données globales que l'on puisse suivre dans le temps. Ajoutons encore qu'une analyse fine montre que l'histoire de chaque maison compte autant ou plus pour expliquer l'évolution de ses effectifs qu'une conjoncture provinciale, nationale ou générale. Hausse dans un cas, baisse dans l'autre coexistent souvent.

Ces réserves faites, on constate néanmoins que pour l'époque moderne un sommet est atteint en matière d'effectifs dans la première moitié du XVIII^e siècle. On observe ensuite une légère diminution, avec de plus sensibles modifications internes : les femmes l'emportent sur les hommes vers 1760-1770 ; chez les hommes, les ordres mendiants reculent davantage que les autres, sauf en Alsace et peut-être dans l'Empire comme en Espagne. Il est vrai qu'ils étaient largement en tête auparavant, représentant près des 2/3 des religieux avant 1750, grâce aux diverses branches se réclamant de saint François, capucins, cordeliers et récollets notamment. Ces franciscains étaient sept à huit fois plus nombreux que les jésuites (ceux-ci étant environ 20000 à 25000 au milieu du siècle)[15].

Mais pour les contemporains, l'observation était d'abord locale : en effet la plupart des « grandes » villes (ayant au moins 20000 habitants) comptaient entre 20 et 40 maisons religieuses en moyenne, soit 24 communautés à Dijon, 25 à Amiens, 33 à Bruxelles (ce qui représentait près de 2% de la population)[16]. Il y en avait beaucoup moins à la campagne, même si le réseau des abbayes bénédictines et cisterciennes était relativement dense et si celui des sœurs de charité des différents instituts s'y ajouta progressivement. Mais ces dernières n'étaient que deux ou trois par maison, rarement plus. Quant aux abbayes, elles étaient généralement peu peuplées, au moins en France du fait des conditions de reprise de

15 D'après R. HOSTIE, *Vie et mort des ordres religieux,* Paris, 1972, p. 218-220 et 348-357 dont les estimations paraissent assez justes.

16 M. LIBERT, *Vie quotidienne des couvents féminins de Bruxelles au siècle des Lumières* (1764-1787)*, Etudes sur le XVIII^e siècle,* vol. h.s. 9, Bruxelles, 1999, p. 23-24.

celles-ci par les nouvelles congrégations réformées (Saint-Maur, Saint-Vanne) à la suite de la crise du XVI^e siècle et du maintien de la commende (l'abbé commendataire limitant souvent le nombre des moines pour augmenter ses revenus !). Celles qui échappaient à cette institution avaient des effectifs plus étoffés, ainsi à Clairvaux, à la Trappe, à Sept-Fons, au Val Saint-Lieu[17]. Il en allait de même en Alsace (46 moines chez les cisterciens de Lucelle[18] en 1789, 30 à 35 bénédictins à Marmoutier ou à Ebermunster[19]), dans l'Empire (ainsi à Saint-Blaise et Ottobeuren[20]) et dans les cantons catholiques suisses (notamment à Saint-Gall et à Einsiedeln[21]).

On rencontrait également au moins une trentaine de religieuses à la fin du siècle dans la majorité des monastères d'ursulines, d'annonciades, de visitandines, de clarisses… On se rapprochait ainsi des conseils de François de Sales aux visitandines (ne pas dépasser 33 sœurs par maison, sauf exception) qui avaient été largement dépassés au début du siècle avec la présence de 55 sœurs à Caen[22], 63 à Melun, 77 à Dijon[23]. La plupart du temps, les problèmes financiers avaient conduit, notamment en France après l'écroulement du système de Law, à réduire les effectifs. Les controverses religieuses, la diminution des familles nombreuses et, tardivement, les effets des attaques philosophiques contre le monachisme y contribuèrent aussi à des degrés divers. Mais dans leur immense majorité les instituts religieux avaient encore, dans la décennie 1780, assez de postulants et de novices pour assurer l'avenir.

17 Au Val : 44 moines en 1790, 48 à Sept-Fons, 90 à la Trappe…

18 A. CHEVRE, *Lucelle. Histoire d'une ancienne abbaye cistercienne,* Delémont, 1973, p. 242.

19 C. MULLER, *Les Bénédictins d'Alsace dans la tourmente révolutionnaire,* Langres, 1990, p. 29.

20 Il y a encore plus de 40 moines à Saint-Blaise, lors de leur dispersion autoritaire en 1807.

21 J. SALZGEBER, *Die Klöster Einsiedeln und St Gallen im Barock zeitalter,* Münster, 1967.

22 J. ALLAIS, *Entre Terre et Ciel. Les religieuses dans le diocèse de Bayeux au XVII^e et au XVIII^e siècle,* Thèse de Doctorat, Caen, 1999, p. 187.

23 D. DINET, *Vocation et Fidélité, op. cit.,* p. 234-235.

Dans ce but, de nombreux établissements avaient engagé tout au long du siècle des chantiers plus ou moins impressionnants pour achever ou restaurer leurs locaux, parfois les rebâtir de fond en comble. La liste en est considérable, partout, dans presque tous les ordres. On y remarque Cîteaux, Clairvaux, Notre-Dame de Tart à Dijon (à la suite du transfert des cisterciennes dans cette ville en 1623), Étival, Pont-à-Mousson et Mondaye pour les prémontrés[24], pour les bénédictins : Cluny, Ebermunster[25], Melk, Ottobeuren, Saint-Blaise, Saint-Martin Pinario (à Compostelle), les clarisses de Coimbra…

Dès l'époque, on a parlé de « fureur de bâtir », de « folie de la pierre » … Il faut relativiser. D'abord parce que certaines constructions (ou reconstructions) sont nécessaires : les visitandines d'Auxerre n'achèvent leur cloître, commencé en 1660, qu'en 1780, ensuite parce que les coûts sont souvent bien maîtrisés (matériaux fournis par le domaine comme à Morimond, architecte appartenant à l'ordre tel Eustache Restout à Mondaye, bas prix de la main d'œuvre), enfin parce que la chronologie des chantiers s'inscrit généralement dans une période de disponibilité pour l'établissement.

Bien sûr, il y a des exceptions : les clarisses de Santa-Chiara de Naples, poussées à la dépense par la couronne et l'aristocratie locale, transforment leur cloître en un dispendieux jardin de céramique[26]. Autres dérives : lorsque les abbayes célèbrent avec faste les gloires monarchiques ou impériales comme à Mafra au Portugal ou à Klosterneuburg près de Vienne, ou encore avec les « salles des Empereurs » de nombreuses abbayes germaniques, sans compter les constructions à usage « profane » comme ce château de la Fasanerie, au sud de Fulda, résidence de chasse du prince-abbé.

24 P. BONNET, *Les constructions de l'ordre de Prémontré en France aux XVII[e] et XVIII[e] siècles,* Genève-Paris, 1983, sans oublier la reconstruction de Prémontré : M. PLOUVIER, *L'abbaye de Prémontré aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Histoire d'une reconstruction,* Louvain, 1985.

25 N. WALD, *Les constructions des ordres religieux au XVIII[e] siècle en Basse Alsace,* Mémoire de Maîtrise, (Dir. D. DINET, Strasbourg II, 2001), résumé dans *Chantiers historiques en Alsace,* n° 6, 2003 (sous presse).

26 G. BAZIN, *Les palais de la foi. Le monde des monastères baroques,* Fribourg-Paris, 1980, vol. Italie, Pays ibériques, France, p. 62.

Ailleurs cependant les monastères demeurent en priorité des lieux de prière. Pour le rappeler au monde extérieur, l'église, accessible aux laïcs, est toujours l'endroit le plus soigné, le plus décoré, ce qui nous amène à envisager la dévotion de ces religieux.

Ordres et dévotion

Une longue fréquentation des sources, locales en particulier, nous permet d'emblée d'affirmer que les religieux et religieuses du XVIII[e] siècle firent très majoritairement honneur à leur habit et manifestèrent la piété attendue de leur part, tout en s'efforçant de la promouvoir autour d'eux, parfois loin au-delà de leur maison.

Bien entendu, on peut trouver ici et là quelques manquements à la règle, parfois graves. On doit cependant noter leur extrême rareté statistique, leur existence liée davantage à quelques ordres anciens à la discipline relâchée, au moins temporairement dans quelques établissements. Les problèmes rencontrés concernent plus l'obéissance que la chasteté. En outre, il convient toujours de vérifier localement les rumeurs, les insinuations, les dénonciations anonymes qui relèvent plus souvent de la calomnie que de la vérité[27]. Or, quand une affaire sérieuse est fondée, tôt ou tard, les autorités châtient les coupables, discrètement ou non, même si on peut supposer que certaines situations de crise aient été étouffées.

D'ailleurs globalement les contemporains sont plutôt édifiés par la qualité de l'observance des religieux et des religieuses, particulièrement des chartreux et des carmélites. De plus l'observance ne se limite pas à respecter des interdits mais vise tout autant à se rapprocher de Dieu et pour y parvenir, à s'aider de modèles : les saints, le saint fondateur de l'institut auquel on appartient, la Vierge, le Christ, que l'on espère atteindre au moment de son trépas (la mort est un simple passage pour le chrétien), d'où la joie et la sérénité devant la mort de presque

27 Voir l'exemple de ce tapage nocturne, aux accents de conte licencieux, imputé aux cisterciennes d'Auxerre en 1751 : D. DINET, *Religion et Société, op. cit.,* t. II, p. 815-816.

tous, d'où également, dans plusieurs ordres et quelques instituts séculiers, le choix d'un nom de religion qui marque à la fois la rupture avec le monde et le modèle à imiter. Au XVIIIe siècle, plus humblement que par le passé, religieux et religieuses prennent pour référence les saints, les martyrs, les personnages de l'Église primitive plutôt que le Christ et les mystères de sa vie (comme la Passion)[28]. Enfin une minorité notable est attirée par la vie mystique qui ne s'éteint nullement alors malgré les réserves qu'elle suscite[29].

Religieux et religieuses prient également pour la cité qui les accueille et cherchent même à rapprocher celle-ci du Ciel, en premier lieu par le décor extérieur et intérieur de leur chapelle qui glorifie aussi l'ordre dans lequel ils ont fait profession, d'où chez les bénédictins d'Ottobeuren, de Weingarten et d'Ebermunster ces représentations de saint Benoît que l'on peut voir encore au plafond de la nef. Surtout les uns et les autres ont regroupé les laïcs qui visitent habituellement leur église en associations de prière aux formes variées : ce sont les congrégations mariales des jésuites, les tiers ordres des dominicains, des franciscains, des clarisses, des annonciades et des prémontrés[30], les congrégations de filles des ursulines, les confréries du Rosaire des dominicains (souvent dans une multitude de paroisses autour de leur couvent) et même les confréries en l'honneur de Vincent de Paul lancées par les filles de la Charité à la suite de sa canonisation (1737). Chaque ordre a ses dévotions propres même si plusieurs se recoupent derrière le christocentrisme ambiant. Le culte du Saint Sacrement, la réception plus fréquente des sacrements, de l'eucharistie en particulier, sont encouragés par la majorité des instituts.

28 Outre D. Dinet, *Religion et Société, op. cit.,* t. II, p. 818-831, voir la contribution de P. Loupes dans *Histoire et sainteté,* Angers, 1982, p. 131-145 et celle de B. Dompnier pour les capucins dans son livre *Enquête au pays des frères des anges,* Saint-Étienne, 1993, p. 74-85.

29 Voir, par exemple, pour le Carmel : B. Hours, « Les carmélites françaises et la vie mystique du milieu du XVIIe siècle à l'expulsion de 1792 », *Revue Mabillon,* 1990, p. 297-318 ; pour l'Espagne : I. Poutrin, *Le voile et la plume,* Madrid, 1995 ; pour l'Italie : la thèse de doctorat de P. Castagnetti, *Le courant mystique dans l'Italie des Lumières (1687-1796),* Paris-IV, 1998, brièvement résumée dans la *Revue Mabillon,* 1999, p. 337-339.

30 Sur ce cas : B. Ardura, *Prémontrés. Histoire et Spiritualité,* Saint-Étienne, 1995, p. 271-275.